

SEQUENCE 'Le personnage de roman du 17^e siècle à nos jours.'

Œuvre intégrale par extraits : Jean ECHENOZ, *Un an* (Editions de Minuit, 1997.) ¹

TEXTE 1 (incipit)

Victoire, s'éveillant un matin de février sans rien se rappeler de la soirée puis découvrant Félix mort près d'elle dans leur lit, fit sa valise avant de passer à la banque et de prendre un taxi vers la gare Montparnasse.

Il faisait froid, l'air était pur, toutes les souillures blotties dans les encoignures, assez froid pour élargir les carrefours et paralyser les statues, le taxi déposa Victoire au bout de la rue de l'Arrivée.

Gare Montparnasse, où trois notes grises composent un thermostat, il gèle encore plus fort qu'ailleurs : l'antracite vernissé des quais, le béton fer brut des hauteurs et le métal perle des rapides pétrifient l'usager dans une ambiance de morgue. Comme surgis de tiroirs réfrigérés, une étiquette à l'orteil, ces convois glissent vers des tunnels qui vous tueront bientôt le tympan. Victoire chercha sur un écran le premier train capable de l'emmener au plus vite et le plus loin possible : l'un qui partait dans huit minutes, desservirait Bordeaux.

Quand cette histoire commence, Victoire ne connaît pas le moins du monde Bordeaux, ni plus généralement le Sud-Ouest de la France, mais elle connaît bien février qui est avec mars l'un des pires mois de Paris. S'il n'était donc pas mal d'échapper à cette période, elle aurait mieux aimé que ce fût en d'autres circonstances. Or n'ayant nul souvenir des heures qui avaient précédé la mort de Félix, elle craignait qu'on la suspectât de l'avoir provoquée. Mais d'abord elle ne désirait pas avoir à s'expliquer, ensuite elle en eût été incapable, n'étant même pas sûre enfin de n'y être pour rien.

¹ La pagination renvoie au format poche des Editions de Minuit.

TEXTE 2 (p. 13-15)

(...) Assise sur sa valise, Victoire attendit l'arrivée de la propriétaire du pavillon, l'imaginant d'aspect semblable à celui-ci.

Erreur, elle s'y opposait trait pour trait. Visage clair et vêtements clairs, lèvres souriantes et cabriolet corail ton sur ton, cette propriétaire nommée Noëlle Valade semblait flotter à quelques centimètres au-dessus du sol malgré son imposante poitrine mais il en est ainsi des imposantes poitrines, certaines vous lestent et d'autres vous exhausent, sacs de sable ou ballons d'hélium, et sa peau translucide et lumineuse dénotait un végétarisme strict. Ses cheveux prématurément blancs n'étaient retenus que par une pince d'écaillé, sans trace d'idée derrière la tête d'aucun coiffeur. Noëlle Valade ne souhaitait pas occuper ce pavillon qui lui revenait après le décès d'une parente, expliqua-t-elle en essayant d'ouvrir la porte, mais elle ne souhaitait pas non plus le laisser se dégrader. La serrure grippait.

Composé d'un salon résigné, d'une cuisine réticente et de deux chambres à l'étage séparées par une étroite salle de bains, le pavillon paraissait à l'abandon: encombré, moite, obscur et dégageant une odeur de moisi pas si désagréable. A l'évidence personne ne l'avait occupé depuis longtemps mais c'était habitable et rien ne manquait, trop de meubles y contenaient au contraire trop d'objets qui adhéraient un peu les uns aux autres. Objets décoratifs pour l'essentiel, les effets de la parente ayant été remis au Secours catholique. C'était brusquement, semblait-il, dans un mouvement précipité que la vie avait quitté les lieux, abandonnant les choses d'une seconde à l'autre pour les laisser s'empoussiérer, se figer à jamais derrière des volets vite refermés. On voyait qu'un livre au dernier moment, on voyait qu'un bol, un coussin s'étaient provisoirement déplacés, transférés sur une desserte, un rayonnage, le bras d'un canapé, soi-disant pour quelques minutes, de fait pour l'éternité.

TEXTE 3 (p.23-25)

Les jours de grand soleil, il arrivait aussi qu'elle passât un moment sur la plage qui était, comme toute plage en hiver, une vaste étendue désaffectée, inutile, profondément griffée par les puissants tracteurs du service de nettoyage – malgré lesquels restaient encore, enfouis entre deux sables, pas mal de déchets organiques ou manufacturés, oubliés par les baigneurs de la saison chaude ou ramenés par les marées. Peu de monde la parcourait: jeunes couples étroitement étreints ou retraités d'importation, flanqués de gros chiens mordillant une branche ou de plus petits saucissonnés dans un tricot. Victoire s'installait à l'abri, loin de l'eau glacée, dépliait une serviette puis un journal et, assise sur celle-là, feuilletait celui-ci sous son walkman. Elle continuait ainsi à consulter la presse quelque temps, puis cessa de se la procurer dès le lendemain du jour où l'on vint sonner à sa porte.

C'était en début de matinée, vers dix heures, quelque trois semaines après son arrivée, Victoire n'attendait évidemment personne. Passée sans transition de son lit à la baignoire, elle continuait d'y somnoler dans l'eau réglée à la température des draps: le timbre enroué fixé près de l'entrée, en bas, ne lui fit pas ouvrir un œil. On insista, par deux coups brefs, puis on parut abandonner. Le grelot disparu sans laisser d'écho, Victoire immergée n'était même pas très sûre de sa réalité, vingt secondes plus tard elle n'y pensait plus.

L'après-midi du même jour, comme elle vaquait à la cuisine vers l'heure du thé, un courant d'air fit s'ouvrir puis claquer bruyamment la fenêtre de sa chambre. Elle monta l'escalier pour aller fermer le battant mais d'abord, accoudée à la barre d'appui, elle considéra la mer vide.

Pas vide pour longtemps puisque par la droite du cadre, au loin, parut la proue d'un cargo rouge et noir. Inactif pour le moment, accoudé au bastingage, le radiotélégraphiste affecté à ce cargo considérait dans sa longue-vue la côte pointillée de pavillons, les drapeaux flaccides hissés sur les plages et les dériveurs aux voiles faseyantes, affaissées comme de vieux rideaux. Ensuite, au beau milieu du ciel, le radiotélégraphiste observa le bimoteur à hélices traînant une banderole publicitaire environnée d'oiseaux marins traçant des chiffres, sur fond de nuages passant du même à l'autre et du pareil au même. Puis, d'un coup, le vent soudain relevé fit battre sèchement les drapeaux, les voiles se gonflèrent en bulle, un dériveur versa, les chiffres se divisèrent, la banderole ondula dans un spasme et la fenêtre faillit à nouveau claquer cependant qu'à la porte on venait à nouveau de sonner. (...)

TEXTE 4 (p. 45-46)

Recluse à l'hôtel, faute de mieux, elle put se faire une idée des profils de ses usagers.

Ces profils étaient trois, selon la durée d'occupation des chambres. Pour une ou deux heures il s'agissait de couples irréguliers que tôt ou tard, aux yeux de leurs conjoints légaux, dénonceraient leurs relevés de cartes de crédit. Pour une ou deux nuits c'étaient des représentants stagiaires que cette fonction n'empêchait point, à l'occasion, de commettre aussi l'acte adultère. Pour de plus longs séjours enfin, une ou deux semaines, un mois ou deux, ce pouvait être de solitaires itinérants désargentés dans le genre de Victoire et même parfois, s'entassant à cinq dans la chambre, des cellules familiales entières d'itinérants désargentés. Comme ceux-ci, tous les soirs, Victoire mettait ses comptes à jour en arrondissant au franc supérieur, attendant de ne plus disposer que de trois mille francs de réserve pour se résoudre à une vie plus économique. Et voici qu'au bout d'une semaine, avant d'aller se coucher, Albizzia: 320; Mimizan (280 X 11 j.): 3080; Vélo: 940; Sac: 230; Formule 1 (165 x 7 j.): 1155; Nourriture (50 X 19 j.): 950; Divers (hygiène, aspirine, cigarettes, rustines): 370; *Total: 7045; Reste: 3014 francs* donc il était temps d'agir, Victoire quitta l'hôtel le lendemain à midi pile, profitant jusqu'à la dernière minute de son dernier abri.

Les jours suivants, sa vie quotidienne prit un tour qu'elle n'avait jamais connu. Elle sillonnait lentement les petites routes à vélo, sans se risquer hors de la région, au-delà des Landes, se tenant dans le triangle que délimitent Arcachon, Nérac et Dax. Elle s'arrêtait dans la journée sur les places de villages, aux fontaines, achetait dans les superettes du fromage et de la charcuterie sous vide, accompagnés de fruits et de tranches de pain sous plastique également puis, le soir, cherchait pour dormir un établissement au meilleur marché. Mais les hôtels au-dessous de cent francs ne courant pas les rues, elle dut faire encore un ou deux achats supplémentaires, couverture et sac de couchage: 360; cartes Michelin 78 et 79: 32.

TEXTE 5 (p.53-54)

Il y eut un prêtre au volant d'une R5 sans options, sans radio ni rien, réduite à sa fonction locomotrice: les sièges étaient raides et flottait une puissante odeur de chien bien qu'il n'y eût pas de chien. L'homme était vêtu d'un costume anthracite cartonneux sur un col roulé gris souris, son revers s'ornait d'une petite croix de métal. S'exprimant avec une bienveillance militaire, il conduisait comme on touche de grandes orgues, chaussé de croquenots cognant fort les pédales; un rameau s'effritait sous le rétroviseur. Il y eut, avec ses trois enfants, une mère de famille menant brusquement une Seat. Du pare-brise déjà constellé des vignettes automobiles des six dernières années, chronologiquement superposées, divers autocollants écologiques et mutualistes contribuaient à compromettre la transparence, compte non tenu des balais d'essuie-glace à bout de course. Victoire était alors coincée contre une portière par deux sujets de quatre et six ans occupés à des exercices de gymnastique incohérente. Agenouillé à l'envers sur le siège avant, ses avant-bras posés sur le dossier, leur aîné considérait la jeune femme fixement. Assieds-toi normalement, Juju, mets ta ceinture, lui dit sa mère avant de proposer à Victoire, tout en la jaugeant dans le rétroviseur, quelques heures de ménage et de baby-sitting. Portant sur la marmaille un regard mauvais, Victoire ne répondit qu'à peine. Il y eut trois garçons goguenards intimidés, en blouson fendillé, entassés à l'avant d'un vieux modèle de Ford Escort. Victoire montée à l'arrière regardait les nuques rases des jeunes types serrés l'un contre l'autre et n'osant pas se retourner sauf celui du milieu, qui voulut tenir des propos ambigus mais que les deux autres firent taire. Régnait de suffocantes odeurs d'essence et de chien, mais cette fois avec un chien, calmement installé près de Victoire et qui lui adressait des regards polis et navrés comme pour se désolidariser, solliciter son indulgence rapport à la mauvaise tenue de ses maîtres. Au rétroviseur, cette fois, pendait un ballon de peluche blanche à panneaux ciel.

Il y en eut d'autres et puis l'argent vint à manquer vraiment, la vie se fit de plus en plus amère, l'apparence de Victoire commença de laisser vraiment à désirer. Vu son aspect trop négligé, il devint moins facile d'être prise en auto-stop et ses contemporains, lorsqu'elle les abordait dans la rue, comprenaient aussitôt que c'était pour l'argent. Certains donnaient, la plupart guère, et personne ne semblait s'étonner de la misère de cette belle jeune femme alors que d'ordinaire le pauvre est laid.

TEXTE 6 (p.79-80)

(...) Passant la porte, rasant un mur, cœur qui palpite et pointe des pieds, elle rejoignit la forêt proche. Peu de feuilles mortes encore risquaient de signaler ses pas, mais elle s'enfonça dans les arbres très lentement d'abord et retenant son souffle puis, s'estimant à distance suffisante, elle se mît à courir trop vite et sans doute trop longtemps jusqu'à trouver une première route et puis une autre et puis une autre encore, flanquée d'une vieille borne kilométrique usée jaune et blanche. Victoire s'assit sur cette borne et noua ses lacets.

Les jours suivants, dépourvue de carte elle s'orienta n'importe comment, au gré de panneaux indicateurs et sans but précis. Elle marcha quelquefois pendant la nuit, dormait les après-midi, ramassa du pain jeté, des légumes dédaignés ainsi qu'un sac plastique dont elle nouait les anses pour les transporter. Victoire devint sale et bientôt débraillée, de plus en plus de monde semblait avoir de plus en moins envie de la prendre en stop, d'autant moins qu'elle semblait ne plus même trop savoir, quand on la prenait, dire sa destination. Et pour faire bonne mesure et qu'on lui foute la paix, Victoire se mit à se comporter comme une personne retardée, comme elle imaginait qu'on l'est, souvent de fait on la prit pour telle. Il arriva qu'elle se mît à parler seule, souvent sous forme de réponses parfois détaillées mais parfois aussi monosyllabiques à une interview, un oral d'examen, un interrogatoire dont on n'entendait pas les questions. Elle ne pratiqua plus l'auto-stop qu'après la tombée du jour en supposant que, moins visible, son apparence dissuaderait moins.

Il arriva aussi que le troisième soir de sa nouvelle solitude, Victoire marchait encore au bord d'une route en levant un vague pouce sans même se retourner au premier bruit de moteur, un faisceau de phares lui tiédit légèrement les reins mais le véhicule la dépassa sans freiner. Comme elle y jetait un regard, elle crut reconnaître une voiture un peu vieille, du même type que celle de Gérard mais sans pouvoir – trop vite, trop sombre – en distinguer l'intérieur. Elle s'arrêta de marcher, les feux arrière décréurent très rapidement et disparurent dans un virage brusque; s'il était impossible que le conducteur ne l'ait pas vue, il était peu certain qu'il l'ait reconnue. Victoire reprit sa marche.

TEXTE COMPLEMENTAIRE : Marcel PROUST, *Albertine disparue* (1925), chap. 1 « le chagrin et l'oubli »

Ce malheur était le plus grand de toute ma vie. Et malgré tout, la souffrance qu'il me causait était peut-être dépassée encore par la curiosité de connaître les causes de ce malheur qu'Albertine avait désiré, retrouvé. Mais les sources des grands événements sont comme celles des fleuves, nous avons beau parcourir la surface de la terre, nous ne les retrouvons pas. Albertine avait-elle ainsi prémédité depuis longtemps sa fuite ? j'ai dit (et alors cela m'avait paru seulement du maniérisme et de la mauvaise humeur, ce que Françoise appelait faire la « tête ») que, du jour où elle avait cessé de m'embrasser, elle avait eu un air de porter le diable en terre, toute droite, figée, avec une voix triste dans les plus simples choses, lente en ses mouvements, ne souriant plus jamais. Je ne peux pas dire qu'aucun fait prouvât aucune connivence avec le dehors. Françoise me raconta bien ensuite qu'étant entrée l'avant-veille du départ dans sa chambre elle n'y avait trouvé personne, les rideaux fermés, mais sentant à l'odeur de l'air et au bruit que la fenêtre était ouverte. Et, en effet, elle avait trouvé Albertine sur le balcon. Mais on ne voit pas avec qui elle eût pu, de là, correspondre, et, d'ailleurs, les rideaux fermés sur la fenêtre ouverte s'expliquaient sans doute parce qu'elle savait que je craignais les courants d'air et que, même si les rideaux m'en protégeaient peu, ils eussent empêché Françoise de voir du couloir que les volets étaient ouverts aussi tôt. Non, je ne vois rien sinon un petit fait qui prouve seulement que la veille elle savait qu'elle allait partir. La veille, en effet, elle prit dans ma chambre sans que je m'en aperçusse une grande quantité de papier et de toile d'emballage qui s'y trouvait, et à l'aide desquels elle emballa ses innombrables peignoirs et sauts de lit toute la nuit afin de partir le matin ; c'est le seul fait, ce fut tout. Je ne peux pas attacher d'importance à ce qu'elle me rendit presque de force ce soir-là mille francs qu'elle me devait, cela n'a rien de spécial, car elle était d'un scrupule extrême dans les choses d'argent. Oui, elle prit les papiers d'emballage la veille, mais ce n'était pas de la veille seulement qu'elle savait qu'elle partirait ! Car ce n'est pas le chagrin qui la fit partir, mais la résolution prise de partir, de renoncer à la vie qu'elle avait rêvée qui lui donna cet air chagrin. Chagrin, presque solennellement froid avec moi, sauf le dernier soir, où, après être restée chez moi plus tard qu'elle ne voulait, dit-elle — remarque qui m'étonnait venant d'elle qui voulait toujours prolonger, — elle me dit de la porte : « Adieu, petit, adieu, petit. » Mais je n'y pris pas garde au moment. Françoise m'a dit que le lendemain matin, quand elle lui dit qu'elle partait (mais, du reste, c'est explicable aussi par la fatigue, car elle ne s'était pas déshabillée et avait passé toute la nuit à emballer, sauf les affaires qu'elle avait à demander à Françoise et qui n'étaient pas dans sa chambre et son cabinet de toilette), elle était encore tellement triste, tellement plus droite, tellement plus figée que les jours précédents que Françoise crut quand elle lui dit : « Adieu, Françoise » qu'elle allait tomber. Quand on apprend ces choses-là, on comprend que la femme qui vous plaisait tellement moins que toutes celles qu'on rencontre si facilement dans les plus simples promenades, à qui on en voulait de les sacrifier pour elle, soit au contraire celle qu'on préférerait maintenant mille fois.

DOC. COMPLEMENTAIRE 1: Jim GOLDBERG, *Frank's room, West Hotel* (1992) (Magnum)
<http://pro.magnumphotos.com/Asset/-2K7O3RT2AR38.html>



DOC. COMPLEMENTAIRE 2 : MIRO, *femme rêvant d'évasion* (1942), fundacio Juan Miro BCN
<http://www.fmirobcn.org/col-leccio/catalog-works/5406/woman-dreaming-of-escape>

